

Charles Van Lerberghe

par

JACQUES DETEMMERMAN

Par rapport à Verhaeren et Maeterlinck, dont les œuvres ont eu un retentissement universel, Charles Van Lerberghe est peu connu, même dans son pays natal¹. Il avait choisi d'y rester, préférant un faubourg de Bruxelles ou les bords de la Semois à la grande ville agitée qu'est Paris. Il a séjourné à plusieurs reprises dans la capitale française, mais n'a pas songé à y « arriver » autrement qu'en débarquant du train... Édité d'abord à Bruxelles, chez Lacomblez, il est devenu comme quelques autres Belges un « auteur du Mercure », ce qui lui valut le double agrément d'un bon accueil et d'un contrat sérieux.

*

En 1889, Van Lerberghe inaugure sa carrière avec *Les Fleurs*, petit drame fondé sur l'amplification d'une donnée unique : un effet de terreur nocturne suscité par des coups répétés sur une porte². À minuit, la porte écroulée laissera entrer la Mort. La mise en œuvre était moins bonne que

1. Né à Gand, le 21 octobre 1861, Van Lerberghe était de bonne famille bourgeoise et francophone. Orphelin de bonne heure, il a fait ses études au collège Sainte-Barbe. Parmi ses condisciples, deux amis fidèles : Maurice Maeterlinck et Grégoire Le Roy. À partir de 1886, il collabore à diverses revues belges et françaises. Sa carrière commence et finit par deux œuvres destinées à la scène : *Les Fleurs* (1889) et *Pan* (1906). Deux recueils seulement — *Entrevisions* (1898) et *La Chanson d'Ève* (1904) — constituent son apport à la poésie. Miné par la maladie, Van Lerberghe a passé la dernière année de sa vie en état d'inconscience. Après sa mort, survenue à Bruxelles, le 26 octobre 1907, ses amis ont publié quelques textes inédits, notamment les *Contes hors du temps* (1931). Sa correspondance, fort intéressante, est partiellement éditée : les lettres à Fernand Severin ont paru en 1924 (texte tronqué), les *Lettres à une jeune fille*, en 1954, et les lettres à Albert Mockel, en 1986.

2. Bruxelles, Lacomblez, 1890. Le texte avait d'abord paru dans *La Wallonie* du 31 janvier 1889, avec un tirage à part de 25 exemplaires. La pièce a été créée par le Théâtre de l'Œuvre, à la Gaîté-Montparnasse, le 5 février 1892.

l'idée. On a tôt fait de deviner, et les indications scéniques, trop précises, viennent renforcer des effets déjà bien lourds : bruits de chapelet, aspersions d'eau bénite, aboiements de chien, ombre de corbillard. Peu après, avec *L'Intruse*, Maeterlinck fera nettement mieux.

Gide a lu *Les Fleureurs* et les a jugés « assez mauvais »³. Ce n'est pas injuste. La pièce manque de finesse, de psychologie. Enfin, le tout est déparé par l'emploi de quelques bribes de langage « parlé ». Voulu pour faire vrai, elles sonnent tout à fait faux⁴.

Au moment où cette tentative plutôt maladroite voit le jour, Gide prépare ses débuts avec *Les Cahiers d'André Walter*, présentés comme œuvre posthume. Cette mystification a été épargnée à Van Lerberghe. Il emporte l'ouvrage à la campagne, où sa sœur l'a invité. C'était à Velthem, près de Louvain. Évitant de s'attarder dans la demeure, que lui gâche l'esprit bourgeois des occupants, il préfère lire dans le verger, où il trouvait l'ombre et la tranquillité :

Velthem, Brabant.

S.d.⁵.

Mon cher Poète,

Pardonnez-moi de ne vous remercier qu'aujourd'hui, par suite des retards de la campagne, de ces *Cahiers d'André Walter* que vous avez bien voulu m'offrir. Ce livre est superbe : l'un des plus beaux certainement, des plus hautement pensés, des plus artistiquement écrits de ce temps. Vous vous y révélez à la fois, et de façon pénétrante, analyste de l'âme, penseur et poète. Une telle révélation a été pour nous tous une grande nouvelle et une grande joie ! Salut, cher Confrère qui nous apparaissez aujourd'hui avec une aussi incomparable moisson de jeunes fleurs rares cueillies dans les plus purs jardins !

Ce livre de recueillement, de solitude, de mélancolie, de chasteté, d'idéal et d'amour vous fait aimer. C'est, quoi qu'en ait dit Flaubert, un des plus beaux triomphes d'une œuvre. Et je ne puis trouver rien qui exprime ici mieux mon admiration pour la vôtre que ma profonde *sympathie* pour l'artiste, ma chaleureuse et cordiale amitié.

Ch. Van Lerberghe

3. Jacques Cotnam, « Le *Subjectif* d'André Gide, ou les lectures d'André Walter (1889-1893) », *CAG 1*, 1969, pp. 15-113.

4. Plus tard, lors de l'élaboration de *Pan*, Van Lerberghe sentira combien il est difficile d'introduire des éléments comiques dans le fantastique.

5. Entre le 13 et le 31 juillet 1891. Les lettres de Van Lerberghe à Gide sont conservées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, Fonds Gide, sous la cote γ 645.1 à γ 645.6. Le classement ne suit pas l'ordre chronologique.

La chaleur de ces mots a dû causer un sensible plaisir à Gide, puisqu'il s'est fait un devoir de leur donner un écho :

La Roque ⁶.

Cher Monsieur,

Vous m'avez écrit la meilleure des lettres. Mon éditeur me la remet hier seulement, après deux mois de détention dans ses tiroirs, — une réponse n'a donc plus aucune raison d'être, mais je tiens cependant à vous dire toute la joie que me fait votre sympathie.

Tout ce que Maeterlinck, Mockel et Le Roy m'avaient dit de vous me faisaient [sic] vivement désirer de vous voir et je serais certainement venu vous trouver, à Bruxelles, où je suis passé, cet été, si la crainte ne m'avait retenu — la crainte de vous importuner, car je n'avais pas encore reçu votre lettre amicale —, puis vous me faisiez parfaitement peur ; peut-être Mockel vous a-t-il dit cela. Mais votre lettre, heureusement, a fait fuir toutes mes craintes et rien ne me retiendra plus, si vous me le permettez, de vous serrer cordialement la main.

André Gide

(4, rue de Commaille. Paris)

Cette frayeur fait sourire ⁷. Gide aurait-il pu croire qu'un auteur est tout pareil à son œuvre ? Van Lerberghe était timide, mais sans que cela l'empêchât le moins du monde d'être agréable en société. On a cent témoignages là-dessus ! Gide n'aurait-il pas plutôt évité de rencontrer un jeune auteur dont les débuts ne promettaient guère ?

D'autre part, on ne voit pas trop ce qui aurait pu enthousiasmer Van Lerberghe dans ces *Cahiers*, sinon un évident savoir-faire. S'il a été lu au verger, c'est-à-dire assez distraitemment, le volume a certainement moins livré ses secrets que ses défauts et ses tics : l'apparence décousue et les citations en pluie serrée. Dans son *Journal*, où il n'y avait pas lieu de farder la vérité, Van Lerberghe note ses réactions devant quelques lectures récentes : « Acclamations et battements de mains pour *Rarahu*, sifflets pour *Là-bas*, indifférence seulement pour *André Walter* ⁸. »

Au printemps suivant, l'écrivain belge reçoit *Les Poésies d'André Walter*, alors qu'il est encore sous le coup de l'émotion causée par *Pelléas*

6. S. d. (automne 1891). La lettre de Gide a été collée par Van Lerberghe dans le tome 3 (1881-1893) de son *Journal* (Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature).

7. Le 23 août 1891, Gide écrit à Mockel qu'il a vu deux fois Maeterlinck, mais non Van Lerberghe (« ... je n'ai pas osé l'approcher »). Gide—Mockel, *Correspondance*, éd. Vanwelkenhuyzen (Genève : Droz, 1975).

8. *Journal*, t. 3, f° 49.

et *Mélisande*, que Maeterlinck lui avait communiqué⁹.

Winxele-Velthem. [11 septembre 1892¹⁰]

Mon cher André Gide,

Pardonnez-moi, à cause de la campagne, je n'ai pu vous remercier plus tôt d'avoir bien voulu m'offrir *Les Poésies d'André Walter*. Je viens de les lire avec joie, dans le véritable cadre qui leur convient en solitude et recueillement.

Dans ces poésies encore, comme dans *Les Cahiers d'André Walter*, il y a des choses exquises de délicatesse sentimentale, de tristesse assoupie et discrète, de rêverie à mi-voix, de prière d'âme à âme. J'aime aussi l'extrême simplicité du sujet de ce poème. Il m'apparaît comme le dialogue timide d'un frère et d'une sœur étranges, par quelque soir d'automne, invitant aux départs¹¹... Et c'est aussi le voyage « au pays qui te ressemble »... Votre poème est peut-être un peu court, un peu indécis de forme. Je voudrais, pour ma part, une forme plus harmonieuse, plus métrique... Je n'aime pas le trop grand sans-gêne non plus de celle qui me rappelle parfois une autre Elsa¹². Et puis la raison artistique de singularités comme au X et XX m'échappe¹³. Pardonnez-moi ces petites critiques. Vous m'avez écrit récemment, cher Poète, une si gentille lettre que je veux vous parler très sincèrement, selon ma pensée.

Je crois que pour ce qui nous concerne, ici du moins, ces petites choses ont fait du tort à vos poèmes. Il n'en est pas moins vrai que la beauté de l'Idée suffit amplement à racheter cela. Le poème III, par exemple, est superbe : « Et nous avons posé nos fronts contre la vitre / Où la nuit sanglotait »..., le poème V aussi, et VIII, XI, XIV, XV, et d'autres encore.

Merci donc encore, cher Poète, de la bonne joie d'art et croyez-moi bien sympathiquement à vous.

Ch. Van Lerberghe

Un an plus tard, Gide, décidément très fécond, publie *La Tentative amoureuse* et *Le Voyage d'Urien*¹⁴. Un exemplaire du dernier ouvrage parvient à Van Lerberghe :

9. « Reçu de André Gide : *Les Poésies d'André Walter*. » Pas de commentaire. *Journal*, t. 3, f° 198.

10. Lettre datée d'après le cachet postal.

11. Le passage « Prière d'âme à âme... » jusqu'à « automne » a été transcrit par Van Lerberghe dans son *Journal* (t. 3, f° 225).

12. Allusion à *Chantefable un peu naïve* de Mockel (1891). L'œuvre, que Van Lerberghe avait peu appréciée, est dédiée « à la simple ELSA qui fut aimée du Chevalier au Cygne ».

13. Il s'agit de singularités métriques.

14. *La Wallonie*, en mai-juin 1892, en avait publié deux fragments importants.

[Velthem, 9 septembre 1893 ¹⁵.]

Mon cher Poète,

Merci de tout cœur pour le superbe volume que vous avez bien voulu m'offrir, à moi, qui n'y ai certainement aucun titre. J'en suis même un peu confus.

Mais ne m'eussiez-vous pas fait le gracieux hommage de votre œuvre que je vous eusse écrit néanmoins (comme je viens de le faire à Vielé-Griffin pour *La Chevauchée de Yeldis*) combien je l'aime et l'admire ¹⁶. Ce *Voyage d'Urien*, en effet, malgré toute la valeur de vos poèmes précédents, est pour moi une révélation complète. Depuis Flaubert et Villiers, je n'ai lu plus belle prose et n'ai rencontré d'écrit d'une plus noble et grandiose pensée. C'est en maître que vous vous affirmez. « Tu Marcellus eris ¹⁷ ».

Merci encore, cher Poète, de m'avoir donné la joie d'unir à ma sincère et profonde admiration toute mon amitié fraternelle.

Ch. Van Lerberghe

Ayez la bonté, je vous prie, de saluer de ma part Maurice Denis qui a illustré votre œuvre d'une manière si rare et si belle. Je ne puis aimer également tous ces dessins. Ceux de la 2^e partie me semblent même regrettables. Surtout ceux de la page 80, 91, 101, 83, qui me font horreur. Mais, par contre, quelle grâce adorable dans ces jeunes filles (19, 1, 93, 27, 30) et quels magnifiques tableaux que ceux de la page 36, 32 et 40 ! Je me souviens toujours, du reste, de son beau *Soir trinitaire*, aux XX, en 92 ¹⁸. C'est un artiste en qui j'ai foi.

On finirait par admirer la générosité de Gide offrant régulièrement ses livres à un confrère qui ne publie, lui, que quelques pages l'an. En juillet 1894, Van Lerberghe décroche un diplôme à l'Université de Bruxelles. Il le fallait, puisqu'il espérait fonder un jour un ménage. En attendant, il tire le diable par la queue et songe à entrer dans l'enseignement. Il n'y tenait pas trop et n'est pas désespéré par l'échec de ses tentatives. Mieux valait, en définitive, se contenter du minimum et poursuivre la lente élaboration d'un recueil. Il y travaille sérieusement quand, en mai 1895, Gide lui fait

15. Cette lettre, datée d'après le cachet postal, envoyée à la Librairie de l'Art Indépendant, a été réexpédiée rue de Commaille et, de là, à La Roque.

16. Paris : Vanier, 1893. La lettre de Van Lerberghe à Vielé-Griffin (datée, en réalité, du lendemain) a été publiée dans *La Phalange et Antée* du 15 mars 1908, p. 877.

17. Virgile, *Énéide*, VI, 883.

18. Van Lerberghe était présent à l'ouverture de l'exposition. Il a noté dans son *Journal* (t. 3, ff. 151-152) : « Ouverture des XX. Une œuvre nous attire également, Maurice [Maeterlinck] et moi : le *Soir trinitaire* de Denis. Ensuite, *Une hététaire* de Toorop. » Invité par le groupe des Vingt, Maurice Denis avait exposé cinq œuvres.

parvenir un exemplaire de *Paludes*.

Winxele, 25 juin 95.

Mon cher Poète,

Je suis toujours touché, en recevant un de ces beaux livres — comme *Paludes* —, magnifiques expressions de votre art si noble, de la bonne et adorable pensée de sympathie qui vous me le fait offrir. Je ne suis rien pour vous. Il est étrange même que mon nom obscur vous soit connu. Il a figuré, dans quelques revues d'ici, au bas de petites pièces de vers ; peut-être est-ce là que vous l'avez trouvé. Et dois-je me diriger vers un songe de beauté solitaire et pensive la joie de m'être rapproché de vous ? Ou peut-être mon très indulgent ami Albert Mockel vous a-t-il dit toute l'estime profonde que j'eus depuis ces *Cahiers d'André Walter* pour votre œuvre, et m'a-t-il ennobli près de vous de tout ce que j'aime ? Quoi qu'il en soit, cher Poète lointain que je n'ai jamais vu qu'en mon cœur, je vous remercie ; vous êtes tout aimable, et je vous salue mille fois, bien fraternellement.

Paludes est un livre bien étrange, qui m'a d'abord un peu déconcerté, mais séduit ensuite et ravi. Il est âpre et sombre, mais enivre. Il dit la misère, la pauvre vanité de tout ce qui n'est pas le seul bien qui nous reste, le petit champ de Tityre sur lequel vous avez abaissé tous les rayons et dont vous avez fait une chose à la fois triste et splendide. Il est un de ces cris plaintifs dont parle Baudelaire, que se renvoient d'ironiques échos¹⁹. Il est aussi un beau témoignage de dignité artistique, par son caractère entier, son individualité fière, pure de toute compromission mondaine, un vrai livre de poète à poète, d'âme à âme.

Je vous dois encore des félicitations pour le style si curieux, si intense, si original de ce livre. Certaines pages sont, sous ce rapport, réellement grandioses. Je citerai, entre autres, celles de la chasse au canard avec leurs mots suraigus, lancinants, leurs impressions d'étouffement et de mort et de merveille.

Charles Van Lerberghe

P.-S. Excusez-moi de n'avoir pu vous remercier plus tôt. Mon absence de Bruxelles et mon séjour à la campagne en fut l'unique cause.

Paludes a « beaucoup impressionné » Van Lerberghe²⁰, sans doute autant par la complexité de sa structure que par les surenchères un peu ironiques d'un esthétisme à l'égard duquel Gide prenait du recul.

Au même moment, Van Lerberghe en a presque fini, mais non sans peine, avec *Entrevisions*. Le résultat est respectable et permet de mesurer le chemin parcouru. Venu de la poésie parnassienne, Van Lerberghe avait un moment subi l'influence de Mallarmé. Son étrange *Solyane*, inachevé,

19. Allusion au poème *Les Phares*.

20. Van Lerberghe, *Lettres à Fernand Severin* (Bruxelles-Paris : La Renaissance du Livre, 1924), p. 68.

en témoin²¹. Avec *Entrevisions*, il a trouvé sa vraie voie : celle de la poésie symboliste marquée d'influences plastiques et picturales (le pré-raphaélisme anglais, en premier lieu). Gide a reçu le trente-troisième exemplaire, dédicacé « *Au noble et subtil écrivain, au penseur, à l'ami*²² ». Fait exceptionnel — puisque la quasi-totalité des lettres reçues par Van Lerberghe a été détruite —, la missive de Gide a été conservée²³ :

Cher poète et ami,

Pardonnez, je vous prie, une si tardive réponse : c'est que je n'ai pour vous que des mots d'amitié. D'autres loueront vos vers ; moi, je ne sais que les aimer. Je ne connaissais de vous, jusqu'alors, que trop peu de choses et regrettais de croire que ce qu'elles avaient d'exquis les rendit trop fatalement rares, — mais voici tout un livre où se promener avec vous. Et c'est parce que je veux vous la redire, que la sympathie que vous dites pour moi m'est chère. Sans ces fleurs d'amitié sur la route, la littérature vraiment serait un désert trop sauvage ; la fierté qu'on aurait à s'y promener droit n'y ferait pas la marche moins aride. Le parfum de vos vers me rafraîchit.

Au revoir, poète ; il y a plaisir à vivre puisque vous chantez.

Je suis amicalement,

André Gide

Rome, 18 mars 98.

Libéré de son recueil, Van Lerberghe va vivre à l'étranger le changement de siècle. En novembre 1899, il part pour Berlin. De mai à novembre 1900, il séjourne à Munich. De là, il gagne Rome et ne revient à Bruxelles, à la fin d'août 1901, que pour s'établir à Bouillon, près de la frontière française. D'Italie, il ramène deux projets. Gide, lui, a publié d'abondance et est devenu — à ses frais — un « auteur du *Mercur* ». Un exemplaire de *L'Immoraliste* est envoyé à Van Lerberghe.

21. *Solyane* : un chef-d'œuvre oublié, avec des textes critiques collationnés et commentés par Robert Goffin (Paris : Seghers, 1969). On donnera la préférence à l'édition, finement analysée, de Gustave Vanwelkenhuyzen dans le *Bulletin* [de l']*Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1968, pp. 285-337.

22. *Journal*, t. 4, f° 227.

23. Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, AcR 196/24. Cette lettre, non reprise au fichier, a été publiée avec de minimes coupures par Jean War-moes dans les notes de son article consacré à Marguerite Gombert : « Une amitié de Charles Van Lerberghe », *Le Livre et l'Estampe*, n° 41-42, 1965, pp. 1-32.

Vieille Route de France
Bouillon [S. d. 24]

Mon cher Confrère,

Je vous remercie cordialement d'avoir daigné vous souvenir de moi et de me faire hommage de votre beau livre, *L'Immoraliste*, que je viens de lire ici à la campagne. Il y avait assez longtemps, ayant beaucoup voyagé en Allemagne et en Italie, et négligé un peu la littérature, que je ne vous avais lu. Aussi ai-je été saisi de l'étrange métamorphose de votre art. *L'Immoraliste*, avec son analyse minutieuse et sa sécheresse voulue, m'a même tout d'abord déconcerté. Mais je n'ai pas tardé à saisir toute la rare beauté souffrante et pensive de cette œuvre, souvent si aiguë de sensations que des choses en semblent vécues.

J'y aime, comme en tout ce qui est de vous, particulièrement deux choses : cette belle horreur des choses sans signification, des aventures banales, et cette tenue hautaine qui donne à vos œuvres leur intellectualité supérieure et magnifique. Ce sont dons d'aristocratie. Et vous m'apparaissez très aristocrate en art. Dans la vie aussi, s'il est permis à un confrère de retrouver parfois dans le héros inquiet et intellectuellement aventureux de ce livre quelque ombre de son auteur.

J'oubliais de dire combien j'ai trouvé délicieux le petit livre, d'apparence un peu reculée, et qui fait d'autant mieux goûter ce qu'il y a, de même dans le style de *L'Immoraliste*, d'un peu rigoriste et Port-Royal...

Merci encore, mon cher Cide, et croyez-moi toujours, en toute confraternelle sympathie, bien à vous,

Charles Van Lerberghe

C'est à Bouillon que Van Lerberghe met au point son chef-d'œuvre, *La Chanson d'Ève*, qui voit le jour au début de 1904. Le service de presse inclut évidemment Gide, qui reçoit le vingt-quatrième exemplaire²⁵.

Contrairement à *Entrevisions*, qui était un bouquet de pièces, *La Chanson d'Ève* est un seul et grand poème célébrant la beauté des choses et des sensations.

Très librement inspirée de la Genèse, cette *Chanson d'Ève* sentait le fagot²⁶. Dans son *Commentaire de la Chanson d'Ève*²⁷, destiné à Moc-

24. Deuxième semestre de 1902.

25. D'après le *Journal* (t. 7, f° 23). Le nom de Gide est suivi d'un astérisque, ce qui indique qu'il a répondu. La lettre est perdue. La même année, Van Lerberghe a lu *Saül* (*Journal*, t. 7, f° 44. Sans commentaire).

26. Il vaut cependant mieux ne pas le rattacher au genre qu'est la « poésie biblique », contrairement à ce qu'a fait Robert Couffignal (*"Aux premiers jours du monde"*. *La Paraphrase poétique de la Genèse, de Hugo à Supervielle*, Paris : Minard-Letres Modernes, 1970) : on s'épargne ainsi un embarras réel et une sévérité peu justifiée.

kel, le poète a franchement abordé un problème dont il n'avait, jusque-là, parlé qu'en termes discrets : « *Je suis un athée convaincu.* » Sa foi s'est effondrée au sortir de ses études, à Sainte-Barbe, qui lui avaient laissé un souvenir amer :

Depuis, j'ai gardé une sourde rancune à tous ceux qui avaient trompé ma jeunesse, l'avaient surtout élevée dans l'odeur de la mort et l'effroi des hideuses vengeances²⁷.

Son passage à l'Université de Bruxelles, où l'enseignement se réclamait du libre examen, a mené la métamorphose à son terme.

L'orientation anti-chrétienne de Van Lerberghe court comme un fil à travers tout le poème. Des multiples composantes de l'œuvre, c'est aussi celle qu'on a eu le plus tendance à minimiser. Pour la critique encline à l'idéalisme et à la paraphrase, c'était commode et rassurant. On monte les jolies en épingle et on finit par perdre de vue que *La Chanson d'Ève* est l'exacte contemporaine des lois Combes...

Cet engagement est au cœur même de *Pan*, terminé à la fin de l'hiver 1904. Van Lerberghe trouve des qualités à son œuvre : de la vie, du mouvement et des idées qui ne peuvent laisser le public indifférent. En novembre 1905, le manuscrit est envoyé à Vallette et accepté aussitôt. Alors qu'il n'a plus qu'à attendre les épreuves, Van Lerberghe commence à se faire du souci. À qui dédier l'œuvre ? Pressenti le 10 septembre 1905, Camille Lemonnier, romancier naturaliste, accepte avec gratitude²⁹. Il lui faudrait aussi un préfacier, écrit-il à Mockel : « *Une pièce pareille aurait besoin d'une petite introduction pour revendiquer le nu lyrique sur la scène et les autres cochonneries et aristophaneries. Si j'avais été lié avec Pierre Louÿs, je lui aurais demandé cela. Son nom, en plus, aurait illuminé la couverture de mon livre* »³⁰.

27. Texte reproduit dans l'ouvrage de J. Guillaume, *La Poésie de Van Lerberghe. Essai d'exégèse intégrale* (Bruxelles : Palais des Académies, 1962), p. 14.

28. *Ibid.*, p. 15.

29. Les documents ont été publiés dans notre article « Charles Van Lerberghe et Camille Lemonnier », in *Regards sur les lettres françaises de Belgique* (Bruxelles : André De Rache, 1976), pp. 99-112.

30. *Lettres à Albert Mockel* (éd. R. Debever et J. Detemmerman, Bruxelles : Labor, 1986), t. I, p. 412. La pièce étant peu connue, résumons-la brièvement. En Flandre, au bord de la mer. Chez Pierre, qui est berger, un groupe de « gipsies » a fait halte. Parmi eux, le dieu Pan ressuscité. C'est un dieu joyeux, qui danse (comme chez Nietzsche !). Paniska, fille de Pierre, s'unit à lui et un souffle

Van Lerberghe avait sans doute présent à l'esprit un article que Louÿs avait publié dans le *Mercure de France* en octobre 1897. Ce *Plaidoyer pour la liberté morale* brocardait la pudibonderie qui régnait sur les scènes et soutenait que le nu, au théâtre, « *dévoilé en toute gravité par des créatures d'exception, devrait être un spectacle non seulement admis, mais subventionné par l'État* ³¹ ».

À défaut de Pierre Louÿs, pourquoi pas Gide ? Mockel a été chargé d'une première démarche ³². Entre temps, Van Lerberghe écrit lui-même au préfacer « *in spe* ». Le 21 janvier 1906, la lettre lui revient avec la mention « inconnu rue de Commaille ». Le 25, il demande à Lemonnier les pages liminaires d'un volume qui prend part à la lutte contre les « *puissances des ténèbres* » qui pèsent sur la Belgique, et l'étouffent. Une préface de Lemonnier serait une protection et une « *promesse de victoire* ». Le choix de Van Lerberghe, ici, se défend. Lemonnier n'était pas fermé aux audaces. Du reste, les outrances de son naturalisme lyrique l'avaient conduit à trois reprises devant les tribunaux... Lemonnier décline cependant l'offre.

Une nouvelle lettre à Gide trouve, cette fois, son destinataire.

Bouillon (Belgique)

14/2/06

Mon cher Confrère,

Je vous ai écrit, il y a un mois environ, pour vous demander si vous n'auriez pas la bonté de me faire une petite introduction à une comédie que je vais publier, ces jours-ci, en volume au *Mercure* ; malheureusement ma lettre m'est revenue d'Allemagne. On me dit que vous y êtes au présent. J'essaie malgré tout, une dernière fois, de venir vous y retrouver. C'est que je compte depuis bien longtemps sur une obligeance dont vous m'avez déjà donné tant

de printemps passe sur la terre (comme au premier acte de *La Walkyrie* !). Le lendemain, les autorités se réunissent pour aviser, pendant qu'un exorcisme échoue piteusement. L'abbé est intransigeant, le capucin — enclin aux compromis — serait favorable à un « paganisme chrétien », le bourgmestre ne songe qu'à préserver l'ordre public... Ils mettent au point un « concordat » que Pan refuse. Une rumeur, au dehors, se précise : c'est le cortège triomphal de Pan qui approche. Paniska, qui ouvre la marche, annonce le règne de la lumière et de la joie.

31. La suite de l'article malmène la Réforme (le « hideux protestantisme ») autant que le christianisme paulinien. On notera, en bas de page, une raillerie visant « M. Charles G. », protestant qui enseigne le droit dans une Faculté méridionale...

32. D'après une note autographe portée par Mockel sur la lettre de Van Lerberghe (n° 132).

de preuves, depuis le temps des premiers cahiers d'André Walter jusqu'à vos magnifiques essais de théâtre de l'an passé, et puis parce que vos théories sont si près des miennes à ce sujet que j'ai depuis longtemps l'espoir aussi que mon *Pan* ne vous déplairait pas trop. Dois-je vous dire combien je serais heureux d'avoir *de vous* une petite introduction, car ne voudrais pas dire une préface, mais plutôt une présentation par vous au public français. Vous y êtes célèbre désormais; moi, je n'ai guère tenté devant ce public que mon tout petit essai des *Flaieurs*, qui n'a guère réussi que devant moi-même. (Je suis si peu difficile.)

Le *Pan* dont je viens de recevoir les dernières épreuves au Mercure, est donc achevé, et je vous enverrais ces épreuves si vous le vouliez, mais je crains vraiment d'abuser, surtout que je vous sais en voyage (Mockel, que j'ai un jour envoyé à votre recherche, m'en informe définitivement) et que nous-mêmes à cause de ces retards imprévus voudrions bien paraître encore à la fin de cet hiver. Vallette donc vous enverrait volontiers ces épreuves. Vous verriez aussi que j'ai eu l'audace d'aborder une comédie d'un genre assez spécial, un peu aristophanesque, très flamand et satirique. Ce que j'aurais voulu vous demander, outre votre beau patronage d'artiste que je mets au tout premier rang, c'est ce que vous pensez d'une telle tentative, assurément hardie, mais qui n'a nulle prétention à marcher sur les brisées de *Cyrano*. C'est que ma pièce est révolutionnaire, et au premier chef. Il s'agit de la lutte « comique » et un peu tragique ou dionysiaque du paganisme (*Pan*) et du catholicisme moderne. Et, incidemment, il s'agit de la grosse question de l'immoralité (en paroles du moins ou en théories philosophiques) au théâtre. Même un peu en action (!), car mon héroïne (*Paniska*, épouse du dieu *Pan*) doit y paraître *nue*. C'est du moins ainsi que « l'auteur » semble vouloir que la déesse apparaisse dans la dernière scène...

Enfin, mon cher Confrère, je ne veux pas vous importuner par une insistance que je devine aujourd'hui déplacée. Mais je ne voudrais pas non plus laisser paraître mon *Pan* sans avoir essayé de vous demander une introduction.

Votre bien cordialement dévoué

Ch. Van Lerberghe

Sans réponse, à moins que vous ne désiriez lire les épreuves du Mercure. En ce cas, les demander simplement, de ma part, à Vallette, au Mercure.

Avec le recul, la demande paraît étrange, presque saugrenue, tant est grande la divergence des engagements et des situations. On voit cependant fort bien ce qui a pu pousser l'écrivain belge à solliciter quelques pages d'introduction. *Pan* était païen, autant que l'étaient *Les Nourritures terrestres*. Même refus de la notion de péché, même rejet des morales privatives :

Commandements de Dieu, vous avez endolori mon âme.

Commandements de Dieu, serez-vous dix ou vingt ?

Jusqu'où rétrécirez-vous vos limites ?
 Enseignerez-vous qu'il y a toujours plus de choses défendues ?
 [...]
 Commandements de Dieu, vous avez rendu malade mon âme,
 Vous avez entouré de murs les seules eaux pour me désaltérer.

A un moment où la littérature « *sentait furieusement le factice et le renfermé* »³³, Gide entonnait un hymne au monde des sensations. Van Lerberghe, de même, célèbre un naturisme qui se situe en dehors ou au delà des systèmes philosophiques ou métaphysiques³⁴. Et il le fait avec une fièvre anti-religieuse qui manque à Gide, simplement incroyant³⁵.

Cependant, on voit mal Gide patronnant l'apparition en scène d'une actrice peu vêtue. Il n'avait certainement pas oublié l'article de Louÿs³⁶. Il ne pouvait pas non plus ignorer que celui-ci était passé aux actes : *Les Chansons de Bilitis* avaient donné lieu, le 7 février 1901, à un spectacle de poses plastiques avec déclamation de poèmes sur une musique de Claude Debussy³⁷.

Ce n'est pas tout. La requête s'adressait aussi à un écrivain qui ne réussissait pas à s'imposer au théâtre. Antoine n'avait pas voulu de *Saül* en 1899. *Le Roi Candaule*, joué par Lugné-Poé en 1901, avait été mal reçu. Gide pouvait répondre qu'il aurait volontiers accédé à la demande, mais que les loisirs, dans l'immédiat, lui font défaut³⁸. *Pan* paraît donc sans aucune préface le 8 mai 1906. Un exemplaire, le vingtième dans la liste des envois, est expédié à Gide. A-t-il réagi ? On ne sait³⁹.

33. *Les Nourritures terrestres*, préface à l'édition de 1927.

34. Couffignal a bien fait le rapprochement entre *La Chanson d'Ève* et *Les Nourritures terrestres*.

35. Cf. *Journal*, 6 novembre 1927.

36. Tout, ici, ramène au Mercure de France, alors que Gide ne songeait qu'à une chose : s'en éloigner.

37. Partition redécouverte dans les années 50 et publiée en 1971. Debussy en a réutilisé la substance dans les *Six Épigraphes antiques* pour piano (1914).

38. La réponse de Gide (s.l.n.d.) est conservée dans une collection particulière. Le document a été exposée à Bruxelles en 1970 (cf. *Présence d'André Gide*, n° 161). Il est à remarquer que Gide, la même année, refuse une préface à Christian Beck pour *Hercule à Lerne*.

39. *Journal*, t. 7, f° 73. Van Lerberghe a ajouté « Rp » (Répondu) derrière certains noms. Il n'y a pas d'indication portée à la suite du nom de Gide. Il ne semble toutefois pas que cette liste ait été tenue à jour. Au début de 1906, les moyens intellectuels du poète sont déjà sérieusement amoindris. Sa lettre à Gide, maladroite et confuse, présente des caractéristiques que l'on retrouve alors dans l'ensemble de la correspondance.

À peine la pièce publiée, Van Lerberghe songe à un nouveau recueil de vers. Rien n'en sera fait : en septembre, il est frappé de paralysie. Deux mois plus tard, le 29 novembre, *Pan* est créé par Lugué-Poé, au Théâtre Marigny. Le rôle de Paniska, la faunesse, est tenu par Colette⁴⁰.

Quand Van Lerberghe disparaît, en 1907, il a dit l'essentiel avec sa *Chanson d'Ève* réalisée en parfaite symbiose avec le Symbolisme. Gide, à cette époque, en finit avec ses longs débuts, s'affranchit d'une esthétique datée et aborde ses années de maturité. Le nom du poète gantois ne s'est pourtant jamais effacé de sa mémoire. Interrogé en 1908 sur les écrivains belges, il rend hommage à trois d'entre eux :

J'ai eu pour Van Lerberghe, j'ai pour Verhaeren une très vive amitié. Leur œuvre et celle du Maeterlinck d'avant *Monna Vanna* n'a pas plus chaud lecteur que moi. Ces grands écrivains ont su, ainsi qu'il sied, être d'autant plus humains qu'ils ont été plus belges, d'autant plus belges qu'ils ont été personnels⁴¹.

Pour ce qui est de la « vive amitié » à l'égard de Van Lerberghe, on restera sceptique. Le catalogue de la bibliothèque de Gide vendue en 1925 est à utiliser avec prudence car il ne s'agit pas d'un inventaire. Il n'y apparaît aucune œuvre de Van Lerberghe, alors que Maeterlinck est représenté par une bonne douzaine de titres. La belle place réservée à Van Lerberghe dans *L'Anthologie de la poésie française* est finalement le meilleur et le plus juste des hommages⁴².

En vérité, trop de choses séparaient les deux hommes pour qu'un commerce d'esprit ait pu s'installer entre eux. Au jeu des comparaisons, on ne trouverait à leur vie respective qu'un point de ressemblance marquant : une éducation austère (et sans présence paternelle) dans un milieu imprégné de religion. Tous deux se sont délivrés de cette tutelle pour en arriver à des prises de position assez semblables : oui au Christ, non à l'Église. Ils ont eu les mêmes lectures libératrices : Schopenhauer, puis Nietzsche venu annoncer que la morale traditionnelle avait vécu, que l'existence était une source de joie et que cette joie ne pouvait être que terrestre. Au delà, apparaissent les divergences : l'athéisme de Gide livre l'homme à lui-même, celui de Van Lerberghe se résout en panthéisme.

Ce qui subsiste de la correspondance échangée par Gide et Van Lerberghe jette quelque lumière sur un épisode mal connu de la carrière du

40. Vêtue d'une tunique ! Rappelons que le nu, à l'époque, était à la fois suggéré et... escamoté par le port du « maillot académique », un collant rose.

41. *Almanach des Étudiants libéraux de l'Université de Gand*, 1908, p. 175.

42. Quatre poèmes retenus. Deux écrivains belges, seulement, parmi les élus. Verhaeren est le second.

poète belge. On n'en demandera pas beaucoup plus car il est bien évident que les deux écrivains n'apparaissent ici ni sous leur meilleur jour ni dans leur meilleure forme ! De Gide, qui résistait mal au penchant de « *faire métier de son amitié* », il y a bien peu ; de Van Lerberghe, il y a presque trop... À lire ce dernier, on ne devinerait pas qu'il a été un épistolier intéressant (et parfois captivant lorsqu'il explore les méandres de son esprit). Ici, l'expression déçoit et irrite par le manque de naturel, par la tendance à faire ronfler des mots fortement chargés de littérature (« souffrant », « lancinant »). On est surpris de le voir qualifier de « grandioses » deux œuvres de Gide. Le mot est mal choisi et, de surcroît, est tout à fait étranger au vocabulaire du poète. Les distillations de Gide l'ont vraiment peu inspiré !